Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 6 (1868)
Heft: 25

Artikel: La Suisse au salon de peinture de 1868 à Paris
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-179894

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

avez ascendé le Petz Linquarte ! Aooh ! le viou été admirabel !

La Dent du Midi se détachait sombre et menaçante sur le ciel étoilé. L'aspect qu'elle présente de la place où nous étions rappelle le Mont Cervin ; mais un Mont Cervin qui me sembla encore plus élevé, plus, svelte et plus gracieux que celui de Zermatt. Elle s'élève dans l'espace d'un jet, sans effort et sans halte. Vue ainsi, de ce point, elle n'est plus reconnaissable ; ce n'est plus une arête, c'est une dent. Là seulement je compris son nom.

Comme je m'étonnais que des dames en eussent fait l'ascension, notre guide nous apprit que la pointe que nous voyions n'avait encore été gravie que deux ou trois fois, entre autres par M. le professeur Rambert, et que les touristes préféraient faire l'ascension de la plus haute cîme en partant ordinairement de Champéry, partie de plaisir, qui ne présente aucune difficulté pour les personnes qui ont un peu l'habitude des montagnes.

Peu à peu les premières lueurs du jour commencèrent à blanchir les hautes cîmes, l'air devint plus vif; nous pûmes distinguer d'abord vaguement, puis bientôt distinctement, le Rhône, le chemin de fer, Monthey, Illarsaz, Evionnaz et les autres villages semés dans la vallée. Un rideau de brouillards qui se traînaient péniblement le long des flancs de la montagne ne tarda pas à se déchirer, puis à disparaître, et la plaine du Rhône se montra tout entière à nos yeux. Tout y était parfaitement calme et tranquille. Le cri strident d'un coq et les sons graves et mesurés d'une cloche troublaient seuls ce grand silence et montaient jusqu'à nous. — Il y a toujours un charme secret, un bonheur indéfinissable, accompagné d'une certaine mélancolie à voir, de la hauteur, l'arrivée progressive de cette lumière qui précède et accompagne le lever du soleil. La nuit s'enfuit, elle descend, elle se réfugie au fond des vallées, dans les gorges sombres et dans les noirs abîmes. La lumière vient d'en haut ; les blancs sommets, les cîmes altières, les hauts plateaux en jouissent les premiers, semblables à ces âmes fortes, à ces esprits élevés, à ces cœurs droits qui, les premiers, sont éclairés par cette lumière qui vient aussi du ciel... la lumière de la foi.

Nous secouâmes nos membres engourdis et nous reprîmes notre route. La chaîne du Mont-Blanc se montra tout à coup au sud-ouest resplendissante de lumière. Oh ! quel beau spectacle ! nous écriâmes-nous ; « par un soleil levant, que les Alpes sont belles ! » La Dent de Morcles s'illumina à son tour ; mais nous étions dans l'ombre qu'elle projetait, et nous n'apercevions que la croix brillante fixée à son sommet. Au lieu de se diriger vers cette croix, notre guide nous conduisit toujours plus à droite, de telle sorte que nous nous éloignions de notre but ; c'était, disait-il, afin d'arriver à un passage qui nous permettrait de contourner la montagne.

C'est alors que notre ami Gustave, ennuyé probablement des longueurs de la route, commença ces bâillements grandioses que nous eûmes en horreur dès ce jour.

Non, jamais vous n'entendîtes rien de pareil ! Ce n'était pas un bâillement ordinaire ; c'était un grondement sourd, un beuglement qui n'avait rien d'humain, un cri prolongé qui faisait frémir. Il y eut un moment où, Dieu me pardonne, j'eus la pensée de précipiter l'infernal bâilleur au fond de l'abîme ; je me bouchais les oreilles, je chantais à tue-tête, et toujours l'impitoyable et féroce rugissement venait me faire tressaillir.

On dit que le bâillement est contagieux, je le crois sans peine et c'est là son moindre défaut ; mais il est de plus fatigant, énervant, dangereux ; il tue le moral et le physique, il porte au suicide. Moi qui suis marcheur intrépide, je me sentis manquer de forces, j'étais brisé ; encore quelques minutes et je devenais fou ! Nous déclarâmes à notre Teuton que s'il ne cessait pas son effroyable musique, nous commencerions un charivari monstre.

Il daigna nous entendre.

Il y avait déjà longtemps que nous suivions les immenses courbes que forme la Dent de Morcles à cette hauteur et nous n'avions pas encore *trouvé* le passage. Enfin il fut signalé ; il en était temps, car les émotions du matin et l'impitoyable sans-gêne de notre Saxon nous avait fatigué outre mesure. Dès que nous eûmes atteint le col tant désiré, situé sur l'arête qui s'étend de la Dent de Morcles aux monts de Fully, nous nous assîmes sur l'herbe et nous attaquâmes nos vivres ; nous étions sur les dents.

Il était... neuf heures !

Nous avions donc mis sept heures à franchir une distance que l'on peut aisément parcourir en trois heures. Devant nous et à notre gauche, s'étendait un immense désert de pierres.

Quand je dis pierres il faut entendre des blocs de toutes les formes et de toutes les grandeurs ; quelques-uns de ces blocs forment des terrasses, des trottoirs, des parois, des couloirs, des tunnels ; d'autres sont jetés pêle-mêle les uns sur les autres formant un tel dédale, qu'une fois engagé dans ce labyrinthe on en sort difficilement sans se rompre le cou ou sans y laisser sa chaussure. Ces déserts de pierres s'étendent à une assez grande distance, jusqu'aux Diablerets et même au-delà. Il me semble qu'il est peu de contrées des Alpes aussi arides, aussi tourmentées et qui présentent un tel degré de décomposition et de ruine. Peut-être l'impression que j'en ressentis provenait-elle de la disposition d'esprit où je me trouvais alors et du rude chemin par lequel notre guide nous fit passer, je crois que c'est l'un et l'autre ; mais, malgré le soleil superbe qu'il faisait ce jour-là, je ne sus voir dans ce coin des Alpes que les traces d'affreux bouleversements, l'image du chaos et les indices certains d'une prompte disparition des cîmes. (*A suivre.*)

La Suisse au salon de peinture de 1868, à Paris.

Je viens de parcourir le Salon de cette année, et parmi les trois mille toiles qui sont exposées dans ce vaste bâtiment en pierres que l'on nomme Palais de l'Industrie, je n'ai cherché à voir que les œuvres dûes aux pinceaux des fils de l'Helvétie.

Ils sont vingt-trois, qui ont exposé une vingtaine de tableaux ; et si parmi eux il n'y a pas eu, cette année, de mé-

daillés, cela tient probablement à ce qu'un grand nombre le sont déjà et mis hors concours.

Toute petite qu'elle est, la Suisse s'affirme de plus en plus, et semble prouver à ses voisins que si elle ne peut rivaliser pour le nombre des chassepots, elle ne veut pas rester en arrière dans la marche progressive de la science et des arts.

Petit-Senn, Urbain Olivier, Cherbuliez, Juste Olivier, William Reymond et tant d'autres portent haut et ferme le drapeau de la littérature. Le nom seul du savant Agassiz ne suffirait-il pas à la gloire scientifique du pays auquel il doit le jour ?

Et quant à la peinture et à la sculpture, si nous avons à regretter Léopold Robert, Calame, Pradier, etc., nous avons aussi à citer avec orgueil, parmi les vivants, Gleyre, Anker, Benjamin Vautier, Girardet, Berthoud, Caroni, etc., etc.

En voyant même le grand nombre de nos artistes, je me suis posé cette question :

Pourquoi les enfants de l'Helvétie qui ont du talent, sont-ils obligés d'aller chercher à l'étranger la fortune et la gloire ? Pourquoi ne fait-on rien pour les retenir dans leur belle patrie ? Est-ce que ce vieil adage ;

Nul n'est prophète en son pays

serait vrai ? J'avais toujours cru que ce proverbe avait été fait par un envieux qui n'avait pu réussir à percer au milieu des intelligences qui l'entouraient et qui avait voulu se venger de ses compatriotes en les bafouant.

Nos peintres, nos littérateurs, nos professeurs, nos industriels s'expatrient tous et vont sous un ciel étranger chercher les honneurs et la considération que semble leur refuser le sol natal.

Mais voilà une question qui pourrait m'entraîner trop loin. Nous y reviendrons en temps et lieux. Pour cette fois, occupons-nous des tableaux.

La première leçon de danse au village, de M. B. Vautier, de Montreux, est hors concours. Ce tableau, comme tous ceux de ce maître, est charmant.

Le sujet en est gracieux. C'est dans une chaumière, chez des paysans de la Forêt-Noire ; le *violoneux* qui est en même temps le maître de danse, debout au milieu de la chambre, indique du bout de son archet, la position que doivent prendre quatre grandes et belles jeunes filles qui sont en rang. A droite, appuyée au vieux fourneau de *catelles*, une jeune paysanne met ses souliers. A gauche, assis ou appuyés à la table sont les *gars* qui écoutent attentivement la leçon, afin d'en profiter. Sur un banc, au fond, se trouve la mère et quelques bambins dans des poses d'un pittoresque charmant. Tous les détails de cette toile sont soignés ; depuis le *coucou* pendu à la muraille jusqu'aux *viderkomes*, pleins de bière, posés sur la table. Les types sont bien rendus et les costumes se rapprochent un peu du costume bernois.

On voit que M. Vautier est un élève de l'Académie de Dusseldorf ; il est imprégné de cette poésie allemande que l'on s'était déjà plu à trouver aux tableaux exposés par lui à l'Exposition universelle de l'an dernier.

La foule se presse beaucoup devant la toile de M. Vautier, toile qui a été achetée par la Galerie Nationale de Berlin.

Voici deux chefs-d'œuvres. *La sœur aînée* et *le hochet,* de M. Albert Anker, d'Anet. Le premier est de moyenne grandeur. La grande sœur, en costume bernois, tient une corbeille dans laquelle sont des pommes qu'elle distribue à ses frères et sœurs. Un petit garçon, à la tête blonde et à l'œil mutin, la tient par un coin de son tablier et semble heureux et fier d'avoir reçu le fruit qui fut la cause de la perte de notre grand, grand, grand'mère.

Le second tableau est tout petit. Un bébé frais et rose est dans un berceau, et une petite fille, — la sœur probablement, tient à distance le hochet en osier. — Le bébé ne sait s'il doit rire ou pleurer, mais le public sait bien ce qu'il a à faire, lui : il regarde et admire.

M. Pata Chérubin a exposé deux tableaux : *La confidence sous bois* et l'*entrée de la grotte des Folies-Dénancourt,* à Fontainebleau.

Ces deux toiles ne sont pas mal ; c'est assez bien *torché,* comme on dit en termes d'atelier. Mais en voyant une tache noire au fond de la grotte, il m'est revenu à l'idée une anecdote que je demande l'autorisation de raconter.

Un amateur avait commandé un saint Jérôme dans une grotte ; le tableau fini, il vient chez l'artiste examiner le tableau.

— Parfait, s'écria-t-il ; seulement saint Jérôme n'est pas assez dans la grotte.

L'artiste promet d'avancer son rocher, et ce travail était exécuté quand le client se représente le lendemain.

— C'est mieux, mais il n'est pas encore assez dans la grotte. Tenez, je viendrai demain avec un ami qui aime les arts.

Le lendemain, il arrive avec l'ami des arts ; mais pendant la nuit l'artiste avait effacé le saint Jérôme, et la toile ne représente plus qu'un rocher avec l'entrée de la grotte.

Les deux visiteurs restent un instant en contemplation sans souffler mot. Puis tout à coup l'ami dit à l'amateur :

— Vous m'aviez parlé d'un saint Jérôme ; je ne le vois pas.

— Oh ! soyez tranquille, il est dans la grotte ; je l'ai vu hier !...

Il me semble que quelqu'un a dû *être hier* dans la grotte de M. Pata.

Malgré cela, les deux toiles méritent d'être examinées consciencieusement. *(A suivre.)* G. Richardet.

Le Comité directeur de la Société des instituteurs de la Suisse romande et le Comité d'organisation de la fête de 1868.

A tous les instituteurs et amis de l'instruction populaire.

Les 5 et 6 août de cette année, les membres de notre Société se réuniront à Lausanne. Ces jours-là s'ouvrira aussi dans cette ville une exposition de travaux scolaires et de moyens d'enseignement.

Dans cette réunion, des questions du plus haut intérêt pour le développement de l'instruction populaire seront agitées, et nous pouvons espérer que chacun des assistants en emportera des lumières nouvelles, dont il fera profiter les écoles confiées à ses soins.

Le but de ces réunions est grand et leur intérêt peut être considérable. Qui ne sait, dans nos cantons favorisés des institutions démocratiques, que l'éducation et l'instruction de tous sont la vraie et peut-être la seule base de la liberté et de l'égalité, par conséquent de la démocratie.

Travailler à l'œuvre de l'éducation populaire, dans toutes ses directions, sous toutes ses faces, c'est contribuer aux progrès de l'humanité en général, au bonheur de notre patrie en particulier.

Et n'est-ce pas dans ces temps où partout le génie de l'homme semble s'évertuer à découvrir des engins meurtriers, n'est-ce pas dans ces temps où l'essor de l'industrie et du commerce, la sécurité des familles et des peuples, le progrès du genre humain sont compromis par la menace permanente de la guerre, n'est-ce pas, disons-nous, dans ces temps-là qu'il importe de réunir comme protestation les soldats de la paix, les ouvriers de l'intelligence, les hommes du progrès, et d'élever bien haut le drapeau de l'éducation populaire ?

Ces réunions solennelles des hommes qui comprennent tout ce qu'il y a de grandeur et de force dans un peuple dont chaque membre a la facilité de s'instruire, le pauvre comme le riche, le petit comme le grand, ces réunions doivent avoir un grand écho. Il est du devoir de tous les hommes dont la vie est consacrée à l'enseignement et de tous ceux qui admettent l'importance de la culture de l'esprit et du cœur, d'y apporter le concours de leur présence et de leurs lumières.

Le comité directeur de la Société et le comité d'organisation de la fête vous convient donc tous, instituteurs et amis de l'instruction, à cette réunion des 5 et 6 août, destinée sans aucun doute à laisser dans les âmes de ceux qui y participeront des souvenirs féconds et durables.

Lausanne, le 12 juin 1868.

Le président de la Société,
Chappuis-Vuichoud
Directeur des Ecoles normales.

Le président du Comité d'organisation,
Ruchonnet
Conseiller d'Etat.

L. Monnet. — S. Cuénoud.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE HOWARD ET DELISLE.